

LE “JEUNE” GRANEL

Voici comment lors d'un cours de Philosophie en 1962 le « jeune » Granel convoqua le « vieux » Marx à propos d'un commentaire sur les *Manuscrits de 1844*. Il évoqua le « jeune Marx ». Et soudain, la barbe blanche du théoricien du communisme s'envola des gravures qui étaient dans nos têtes et nous entrevîmes quelque chose comme un étudiant féru de Hegel et de Démocrite, pas très différent des étudiants en philosophie que nous étions à cette époque. Alors parler de Granel aujourd'hui consiste à se demander de quel homme l'on parle ; le jeune professeur, le combattant des idées, l'heideggérien, le traducteur de Husserl, le lecteur de Wittgenstein, le penseur retiré dans sa maison d'édition ? Pour moi, je ne saurais parler que du « jeune Granel ».

UNE PAROLE INOUÏE

Mais, d'où vais-je parler dans cette réunion de philosophes ? D'un endroit qui n'est pas la philosophie mais qui s'y rattache cependant, qui en vient. Le lieu du théâtre, ou d'une manière plus large, de la culture. Qu'est-ce que cela a à voir avec Granel ?

On peut se poser la question. Cela pourtant a à voir avec le jeune Granel, celui qui nous délivra une parole inouïe dans cet amphithéâtre de la Faculté des Lettres de Toulouse, où tout jeune professeur il enseigna.

Celui qui parlait là charmait par sa voix grave, son maintien, son allure, sa prestance. Il y avait en lui quelque chose de grec, un type physique qui donnait à son propos lorsqu'il parlait « des Grecs » comme un air de connivence et de familiarité. Car Granel parlait des « Grecs » à la façon de Nietzsche, non point en invoquant des points de doctrine ou de scolastique, mais comme des êtres vivants. Il parlait des doutes de Théétète, de la rouerie de Protagoras, ou de la subtilité de Gorgias, et Platon nous était comme un maître bienveillant. Il y avait alors dans son enseignement comme un écho de son maître Alexandre dont il avait édité les cours. Et lorsqu'il parlait de Parménide, s'inspirant alors de Jean Beaufret, ce n'était pas seulement le philologue et l'épigraphe qui parlait, mais le poète.

Dire que cet enseignement nous était inouï, au sens strict de jamais entendu, est faible. Cette parole nous captiva et, d'une certaine façon, nous resta dans l'oreille.

PHILOSOPHES ?

Allait-elle faire de nous des philosophes ? Je dis nous, car il se trouve que nous fûmes quelques-uns à puiser dans son enseignement la force non pas de le suivre, mais

d'aller là où nous portaient nos pas avec une soudaine assurance qui venait curieusement de la philosophie. De fait, même si certains sont devenus écrivains, peintres, hommes de théâtre ou politiciens, tous furent à un moment ou à un autre professeurs de philosophie, ce qui, comme on sait, n'en fait pas des philosophes pour autant. Tous puisèrent dans ce premier enseignement la force de continuer à en transmettre l'écho. Certains, il faut le dire cependant, devinrent de « vrais » philosophes, évidemment.

Qu'était-ce donc que cet écho qui nous parvenait des paroles de ce maître et en quoi cet « inouï » l'était-il vraiment ? À y bien réfléchir, cela tenait peut-être à ce que dans son enseignement il avait posé la question de l'être, c'est-à-dire de l'ontologie, de cette ouverture au monde qui était en même temps retrait et dont la pensée de Heidegger promettait l'éclaircie. En fait d'éclaircie, l'opacité langagière des traducteurs, – et quel que soit le savoir linguistique allemand dont nous pouvions être frottés –, nous maintenait dans l'obscurité. Il nous faudra longtemps pour nous apercevoir que celle-ci était consubstantielle à la question elle-même et qu'elle demandait non d'être tirée au clair, mais d'être approchée dans son énigme, dans son obscurité même.

POÈTES ALORS ?

Cette voie par les chemins de la forêt ou les *Holzwege*, disions-nous, car nous parlions désormais cet étrange jargon gréco-germanique, cette voie du « *Sein* » et de « *l'Aléthèia* » trouvait chez Hölderlin son terrain d'exploration parfait. Nous devînmes donc et du même mouvement des lecteurs d'Hölderlin-commenté-par-Heidegger, et peu à peu aussi, des lecteurs du marcheur des *Philosophenwege* de Heidelberg où certains dont j'étais se rendirent, allant humer sur les bords du Neckar ce parfum des copeaux de la menuiserie où Hölderlin finit solitaire dans sa propre folie.

Alors donc, si la philosophie disposait à la poésie ou l'inverse, si de l'une à l'autre il existait une voie plus directe, plus intuitive, qui nous permettrait de contourner les massifs de la philosophie, les sommets kantien, les cîmes hégéliennes, les crêtes dentelées des dolomites nietzschéennes, alors philosophie et poésie iraient de concert. « Énigme est ce qui pur a jailli... », répétions-nous après le poète.

Pourtant, de poète, s'il en était question, ce n'était que de Michel Deguy. À cette époque, nous lisions René Char et nous ne connaissions pas celui qui écrivait poésie en usant de l'esperluette. Mais Granel commentait : « Ô la belle apposition du monde » et situait Deguy parmi les grands. C'est là l'un des traits de caractère de Granel, sa disposition à l'amitié pensante. Ses amis, ses compagnons de jeunesse, ceux que l'on voit au-dessus des gorges de la Nesque en compagnie d'un Heidegger coiffé d'un invraisemblable béret, lors du séminaire du Thor en 66, mais d'autres aussi. Ainsi, Jean-Marie Pontevia, l'ami des peintres qui professait à Bordeaux, ainsi Jean Launay, et

d'une certaine façon Jacques Derrida aussi dont on commençait à beaucoup parler. À voir ainsi ces amis, à entendre Granel en parler, on se disait qu'il y avait des conversations auxquelles on aurait aimé assister. Du reste, c'est ce que disait Granel à propos des conversations entre Hölderlin, Hegel et Schelling dans les couloirs de l'université d'Iéna : « On aurait aimé partager leurs soirées ». Ce que je retiendrai de Granel de cette époque, c'est qu'il était amical et bienveillant, et qu'il nous considérait, nous aussi, même si nous avions peu de titres pour prétendre à ce rôle. Pour lui, nous étions comme ceux qui avaient été ses compagnons d'études, nous suivrions tous le même chemin. Cette conviction nous a tenus assez longtemps debout.

L'AUTRE GRANEL

Je ne sais rien ou peu de choses du Granel de l'après soixante-huit. Je ne l'ai revu que dans les années quatre-vingt, avec d'autres soucis, une autre apparence. J'ai lu alors les textes qu'il écrivait, les *Écrits logiques et politiques*, les *Études*, et il me sembla que ce formidable traducteur qui avait passé beaucoup de temps dans la pensée des autres acceptait enfin de formuler la sienne à d'autres qu'aux membres de la tribu. Il n'avait pas entièrement renoncé à cet abrupt de langage qui laisse des blancs dans la formulation, élégance suprême et conviction que le lecteur saura combler tout seul ce que sa culture doit supposer de connaissance pour permettre l'entendement. À moins que ce soit encore un reste de coquetterie de normalien qui évoque sans les formuler, les références sans lesquelles l'énoncé reste obscur. Je vis alors se publier cette « pensée-Granel » questionnant sans relâche « l'être-monde » du monde qui a d'abord affaire au langage comme lieu d'être de la pensée. Je reconnus bien des choses que j'avais entendues dans son enseignement. On voit par là comment Granel qui était un lecteur, un traducteur et un parleur, mit du temps à être un « écrivain », un écrivain. Cela me laisse, à la lecture, une impression d'inachevé, comme si une pensée qui était en voie de formulation s'était arrêtée. Pourtant, je vois bien qu'ici ou là, on s'active à redonner un « corpus » à cette pensée, et sans doute y a-t-il suffisamment de travaux et d'inédits pour en consulter le socle, mais la voix qui portait ce questionnement s'est tue. C'est dire si, à son endroit, la notion de regret reste toujours aussi forte.

Marc BÉLIT